

Elle retomba entre les deux hommes, à peu de distance des armes.

Tous les deux s'en approchèrent, d'un pas égal et sans précipitation ; ils se baissèrent et l'examinèrent ensemble.

Elle présentait l'image de saint Paul.

Le bandit appartenait au cheval-léger.

Ce dernier s'approcha de la pierre, y prit le fusil, se ceignit de la cartouchière par dessous sa robe de pèlerin, y passa le poignard d'un côté et le pistolet de l'autre.

Ephiso, pendant ce temps, était resté impassible comme une statue. Quand il vit Ulloa complètement armé, il alla à lui, les mains rapprochées l'une de l'autre, prêtes à être liées et les lui tendit à cet effet.

— « Je ne te lierai pas, dit Ulloa avec calme, j'ai ta parole. »

Ephiso le regarda en silence.

— « Ulloa, répondit-il, après être resté quelques instants méditatif, le mot que tu viens de prononcer efface tout autre souvenir entre nous et n'y laisse plus de ma part que le pardon et l'oubli. Tu crois à ma parole, et tu y crois au péril de ta vie !... Tu as raison. Mais je ne t'en dis pas moins merci ! Et Dieu puisse t'en bénir et t'absoudre un jour de toute dette envers lui comme je t'absous dès celui-ci de toute dette envers moi. »

La noble nature du pauvre bandit comprenait instinctivement que croire à l'honneur d'un homme qui l'a perdu c'est le lui rendre ; c'est le replacer au niveau de ceux dont il avait cessé d'être le pair, c'est le ressusciter à la vie sociale. Il lui sembla, en un mot, que sa réhabilitation tout entière était dans la phrase bénie que venait de lui adresser Ulloa.

— « Frère, lui dit-il, tu n'as pas voulu lier mes mains, tu as lié mon cœur. Il est à toi comme mon corps ; s'il ne fut